

Quelques Aspects de la Religion des Nabatéens

Au témoignage des inscriptions, le panthéon nabatéen paraît assez simple: un grand dieu, Dusharâ, c. à d. 'Celui de la Sharâ', Dousarês en grec; une grande déesse, appelée tantôt 'Allat' (al-llat, 'la déesse'), tantôt al-'Ozzâ ('la très forte'); quelques autres divinités arabes: ainsi al-Kutbâ, le dieu de 'l'Etriture', d'après l'étymologie; Shay' al-quam, 'le Compagnon de la tribu'; Hobalu, 'l'Ancien', qu'on retrouvera à la Mecque préislamique, de même que Manawatû, la déesse du 'Sort'. Ajoutons la mention de Ba'alshamîn, 'le Maître des cieux', et d'Atargatis, la grande déesse syrienne; de Qôs, le dieu édomite, et d'Isis, venue d'Alexandrie. C'est peu, comparé à 'la poussière de noms divins' (J. Wellhausen) de l'Arabie préislamique ou au panthéon si touffu de Palmyre, qui fleurissait à peu près à la même époque que Pétra (1^{er} siècle av. J.-C., 1^{er} au 3^{ème} siècle ap. J.-C.).

Cette simplicité est encore plus frappante si l'on se reporte au 5^{ème} siècle av. J.-C., à l'époque où les Nabatéens, venus du Sud, sont arrivés en Jordanie, en Syrie méridionale et au Negev. Ils font partie des Arabes qu'Hérodote mentionne aux confins de l'Égypte et qui 'ne reconnaissent comme dieux que Dionysos et Ourania ... qu'ils appellent respectivement Orotal et Alilat' (*Hist.*, III, 8). Orotal est le même nom divin que le 'RQRSP de la statue de Hadad de Senjirli, ligne 11 (8^e siècle), le Ruldaï des chroniques assyriennes, le Ruḏâ des graffites safaitiques, l'Arṣû des inscriptions palmyréniennes, c. à d. 'le Bienveillant'. J'ai essayé de montrer que c'est lui qui se cache sous l'appellation anonyme de 'Celui de la Sharâ' (*Supplément au Dict. de la Bible*, VII, c. 991 et 995). Pour Dionysos, l'homologue grec d'Orotal, nous avons l'équivalence donnée par Isidore de Charax au tournant de l'ère: 'Dousarês, c'est Dionysos chez les Nabatéens', équivalence confirmée par l'iconographie. Quant à Aphrodite-Ourania, elle est explicitement assimilée à al-'Ozzâ par une bilingue de Cos de 9 ap. J.-C. (cf. F. Rosenthal, *Die aramaistische Forschung*, p. 91, n. 4). A l'origine, ce dernier nom divin n'aura été qu'une qualification d'Alilat, devenue 'Allat' par syncope.

La langue des inscriptions nabatéennes est un dialecte araméen, mais l'onomastique est presque entièrement arabe, et avant de s'installer dans ce qui sera la Nabatène, les Nabatéens parlaient donc un dialecte arabe. Les anthroponymes composés avec le mot Dieu, sous les formes 'l (El), 'lh (Ilah) et 'lhy (Ilahay ou Ilahî) sont de beaucoup les plus nombreux, et ce

fait se constate aussi chez les peuplades contemporaines qui utilisent l'alphabet dit sud-arabique, les Lihyanites de Dedân, les Thamoudéens et les Safaïtes, et au Yemen, les Minéens, Sabéens, etc (G. L. Harding, *An index and concordance of Pre-islamic names and inscriptions*, p. 907). Il me paraît peu probable que dans ces noms théophores, le mot 'dieu' désigne un dieu particulier, comme Dousarês ou al-Kutbâ. Un anthroponyme comme Nṭr'l (Natarêlos en transcription grecque) est donc à comprendre: 'Dieu a gardé'. Mais alors, comment expliquer qu'El, Ilah ou Allah (= al-Ilah) ne soit nommé par presque aucune inscription nabatéenne? L'onomastique prolonge certes un état très ancien de la religion, mais vu l'abondance et la transparence de ces noms théophores, la notion de Dieu n'a pas dû disparaître entièrement. D'ailleurs les nomades voisins, comme les Thamoudéens et les Safaïtes, invoquent encore Ilah (ou Lah) à côté d'Ilat (ou Lat) ou de Ruḏâ, et Ilaha apparaît dans une dédicace de Rawwafah, rédigée en nabatéen par la tribu thamoudéenne de Robatu (J. T. Milik, dans *Preliminary Survey in N. W. Arabia*, 1978, par J. Parr, G. L. Harding and J. E. Dayton, Londres 1972, p. 57s.).

Plutôt que de polythéisme, il s'agit d'associationisme, au sens coranique du mot: à Ilah ou Allah, on juxtapose les idoles, quelque'illogique que puisse être ce confusionnisme religieux. On retrouve cette attitude à Palmyre, et déjà à Ugarit, où El, le dieu suprême, apparaît oisif à côté de Ba'al ou de 'Anat, Quelques siècles auparavant, à Mari, le texte de fondation du temple de Shamash fait allusion aux 'jours lointains où Dieu avait bâti Mari' (G. Dossin, *Syria*, 32, 1955, p. 13 et 25: i-lu-um: 'la forme accadisée du nom amorrhéen El'). Nous sommes à l'époque d'Abraham, qui restitue à El (ou Elohîm) son caractère unique face aux 'dieux étrangers'. Ce n'est pas le lieu de discuter ici le problème d'un monothéisme primitif, deux millions d'années nous séparant des premiers hominidés. Rappelons simplement que les anthroponymes en El sont prépondérants dans les couches onomastiques les plus anciennes des diverses langues sémitiques, ainsi dans les textes présargoniques.

Revenons aux Nabatéens de l'époque gréco-romaine. Nous avons mentionné l'équation Dionysos—Dousarês. Pour le chef du panthéon, on s'attendrait à une identification à Zeus, et de fait, elle est maintenant attestée par au moins trois inscriptions, en partie inédites. Je verrais volontiers un Zeus-Dousarês dans le dieu 'au chaperon' qu'encadrent Athèna

(Allat) et Aphrodite-Ourania (al-^ʿOzzâ) sur un linteau de Soueida qui fait pendant à celui du jugement de Pâris, maintenant au Louvre (M. Dunand, *Le Musée de Soueïda*, PL. v et iv, p. 11–14). L'aigle tourné vers lui le désigne comme dieu suprême et les deux parèdres illustrent le déboulement de la grande déesse arabe. Mais le visage juvénile du dieu trahit peut-être l'aspect dionysiaque de Dousarès, en particulier à Soueida, la Dionysias de l'Auranitide (D. Sourdél, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, p. 63).

La personnalité de Dousarès pose d'autres problèmes, dont celui de son origine. Son nom, Dusharâ, dhu-l-Sharâ en arabe, n'est pas décisif à cet égard, car le toponyme sharâ a des sens variés et peut désigner l'ensemble de la chaîne côtière qui borde à l'est la ^ʿArabah et la mer Rouge aussi bien que sa portion jordanienne au sud de la Gabalène (Jebâl). Une précision importante, Dusharâ est qualifié de 'dieu de Gaia', l'actuel Wâdi Mûsa, qui domine Pétra à l'est. Ce site, abondamment irrigué par la 'Source de Moïse', a retenu les Nabatéens avant leur installation dans l'aride Pétra, mais on ignore si ils y ont trouvé Dusharâ comme dieu local, ou au contraire si ce sont eux qui y ont apporté leur bétyle. Je penche pour cette seconde hypothèse, car outre le rapport établi à haute époque entre Orotal et le dieu suprême des Arabes, j'ai cru devoir en reconnaître un entre Orotal-Arşû et le dieu planétaire Mercure-Nébo, dieu de l'Écriture dont le culte s'est répandu en Arabie lors de l'enigmatique séjour de Nabonide à Teimâ, Dedân, Khaibar et Médine. C'est à Dedân qu'on constate d'abord le culte de Kutbâ (ou Aktab), qui est l'aspect arabe de Nébo, et de là, les Nabatéens l'auront importé à Pétra. Je base l'identification Arsû-Mercure sur le fameux texte de Julien, qui donne Monimos et Azizos comme parèdres à Hélios et assimile Monimos à Hermès-Mercure. Or Monimos (Mun'im, le Favorable) n'est qu'une autre dénomination d'Arşû, le Bienveillant, qui fait couple à Palmyre avec 'Azizû, dieu masculin de la planète Vénus, al-^ʿOzza chez les Nabatéens.

On a contesté cette série d'équations, mais réflexion faite, je la maintiens, tout en soulignant qu'elles se réalisent à des moments et en des régions différentes. Parmi les arguments avancés (cf. *Suppl. au Dict. de la Bible*, VII, c. 993–996), j'en rappelle deux, qui suggèrent qu'à l'époque hellénistique au moins, al-Kutbâ et Dusharâ étaient la même divinité: l'inscription no. 17 du Jebel Ram (l'ancienne Iram) mentionne Kutbâ 'qui est à Gaia' en même temps qu'al-^ʿOzzâ, et le no 4 désigne al-^ʿOzzâ et 'le Maître de la Maison' (mr-byt'), *op. cit.*, c. 995. Or ce couple se retrouve à Pétra, et on considère à juste titre que le Maître de la Maison ne pouvait être que Dusharâ. Cette Maison n'est autre que le Temple, comme le confirme l'usage parallèle de l'expression Dame du Temple (mrt-byt') pour Allat à Palmyre (M. Gawlikowski, *Recueil d'inscriptions palmyréniennes*, no. 132 et 143). On a proposé de comprendre mr-byt' comme le Maître de la Maison royale, Dusharâ étant qualifié de dieu d'Arétas et surtout de Rabbel, généralement Rabbel II. En fait, une inscription récemment mise au jour prouve que Dusharâ n'était pas le seul dieu dynastique, et on

laissera donc à byt' son sens bien attesté de 'temple'.

L'idée de famille divine n'apparaît pas dans le panthéon arabe, et al-^ʿOzzâ, la parèdre de Dusharâ, n'est pas désignée comme son épouse. Il semble que son temple ait été retrouvé par Ph. C. Hammond, sur un palier de la pente qui domine au nord l'arc monumental de Pétra. C'est sûrement elle qui est figurée sur le bétyle anonyme retrouvé dans ce sanctuaire, comme elle l'est par deux fois sur les bétyles du Jebel Ram. A Pétra, elle est mentionnée par plusieurs inscriptions, dont une est inédite, tandis que le nom d'Allat est jusqu'à présent absent de la capitale nabatéenne. Est-ce un autre signe de la répugnance chez les Nabatéens à juxtaposer des entités divines trop voisines? Il est vrai que cette sobriété n'empêche pas les commandes officielles de sculptures à la mode grecque, comme en témoigne la série de bustes divins retrouvés pêle-mêle dans un bâtiment adjacent à l'arc monumental (cf. provisoirement G. R. H. Wright, *Syria*, 45, 1968, p. 27 et 66, PL. IV). Il reste que la religion autochtone visait à la simplicité, et les innombrables bétyles aniconiques de Pétra témoignent, à mon avis, d'un même sens du sacré.

La culte d'Allat était particulièrement florissant à Boşrà et dans le village voisin de Şalkhad, où la tribu arabe de Rawahû érigea un temple dès le milieu du 1^{er} siècle av. J.-C. (J. T. Milik, *Syria*, 35, 1958, p. 227–231). On sait que Rabbel II résida à Boşrà, et c'est lui qui développa, sinon instaura le culte de la déesse arabe à Iram, où il lui bâtit un sanctuaire important. On honorait au Jebel Ram Allat 'qui est à Boşrà' aussi bien qu'Allat 'qui est à Iram'. Elle est naturellement invoquée plus au sud, à Hēgrâ.

Achevons ce rappel du culte d'Allat en Nabatène par un trait curieux. L'un des pyrées retrouvés à Şalkhad est offert 'à Allat Dame d'al-Atar' (*op. cit.* p. 229s). J. T. Milik préfère, à la traduction banale d'al-Atar par 'du lieu', l'indication d'un toponyme, Atar ou Atad, inconnu par ailleurs. Le mot 'atar' fait également difficulté dans un texte ou deux de Palmyre: ainsi une dédicace de 108 ap. J.-C. mentionne l'érection à Vologésiaide 'd'un pyréthée (ḥmn') tout entier, lui et son "atar" ('trh)'. La traduction de 'trh par 'son lieu' est plate et j'ai proposé dans un article sur Allat (sous presse) d'y voir le mot iranien 'atar', feu, pyrée, comme dans l'inscription trilingue de Sapor 1^{er} a Naqsh i-Rustam (M. Back, *Acta Iranica* 18, 1978, p. 330–335, cf. p. 20 et 193), où le mot parthe 'trw est traduit par 'pureion'. Le mot ḥmn', tantôt pyrée, tantôt pyréthée, revient dans plusieurs inscriptions nabatéennes du Hauran ou palmyréniennes, en particulier pour désigner un état ancien du temple d'Allat à Palmyre. Je traduis en conséquence l'expression 'd't 'l 'tr' du pyrée de Şalkhad par 'Celle du Feu', c. à d. 'Dame du pyrée'. On le voit, le caractère très arabe du panthéon nabatéen n'exclut pas des influences aussi lointaines que celles venues de l'Iran. Cependant elles ne semblent pas avoir pénétré à Pétra. Le panthéon nabatéen manque d'homogénéité: il y a Hēgrâ, Pétra, Edom à Tannur, et le Hauran, sans compter le désert des Nomades et le presque île du Sinâï, qui pose un problème à part (cf. *Le Monde de la Bible*, no. 10, 1979, p. 37–41).